

## Supprimer les notes au collège pour retrouver le plaisir et l'envie d'apprendre

Christèle THIRIET

26

« Dans l'école de Pitt Ocha, il y avait un enfant qui voulait toujours être le chef, toujours être le plus fort. Son père lui disait sans cesse: « Sois le meilleur, mon fils ! ». Pitt ne comprenait pas cette obsession et, un matin, il décida de parler à Nicolas. Celui-ci lui expliqua que, la vie étant très dure, il fallait être le meilleur pour réussir. Pitt lui fit remarquer que le meilleur c'était quand même le miel, et aussi le chocolat. Nicolas était bien d'accord et nos deux camarades s'en allèrent finir la discussion autour d'une tablette de chocolat noir et d'un grand pot de miel. »

Histoire de Pitt Ocha racontée sur la pochette de l'album *Pitt Ocha au pays des Mille Collines* des Ogres de Barback en 2009.

**J**e rêvais d'un collège dans lequel chaque enfant aurait le temps d'apprendre à son rythme, de se construire dans un environnement chaleureux, de trouver sa place. Je rêvais d'un collège dans lequel les élèves ne seraient plus placés en situation de compétition les uns par rapport aux autres, d'un collège dans lequel chaque enseignant aurait plaisir à retrouver chaque jour ses classes et ses élèves. Je rêvais d'un collège dans lequel tous les adultes accompliraient leur mission en confiance. Bref, je rêvais d'un collège dans lequel le présent serait aussi important que le futur.

Mais la réalité était tout autre : les évaluations nationales se multipliaient permettant de comparer les résultats de chaque élève, de chaque classe, de chaque établissement, de les hiérarchiser et de les stigmatiser ; les enquêtes européennes et internationales montraient du doigt les « mauvais résultats français » en matière d'éducation ; le socle commun, critiquable et sur le fond et sur la forme, s'imposait à tous ; critiqués et dénigrés par leur propre ministre, les enseignants ne bénéficiaient plus de la confiance des citoyens, leur charge de travail augmentait et les candidats aux concours d'enseignement se faisaient de plus en plus rares.

« Et si on supprimait les notes ? ». Dans ce contexte fort peu favorable, envisager de supprimer les notes semblait de l'ordre de l'utopie, voire de la provocation. Mais, dans mon petit collège rural, nous butions depuis plu-

sieurs années déjà sur un problème récurrent, celui de la motivation des élèves, quand, sans beaucoup d'illusions, je lançais un jour cette petite phrase entre deux portes comme une nouvelle piste de réflexion possible à notre problème. Je ne me doutais pas alors qu'elle allait nous conduire bien loin, non seulement vers un changement de nos évaluations, de nos pratiques, mais aussi de notre rapport aux élèves et de notre culture d'enseignement.

Nous constatons en effet de plus en plus chez nos élèves un manque de motivation générale et plus globalement un manque d'ambition dans leur rapport aux savoirs et dans leurs choix d'orientation. Ce n'était pas nouveau chez les élèves en difficultés. Pour eux, l'école n'était ni un lieu d'apprentissage, ni un lieu d'épanouissement personnel. Mais de plus en plus d'élèves en réussite scolaire semblaient être atteints du même déficit de motivation intrinsèque et d'ambition. Seul le désir d'avoir de bonnes notes pour se plier aux exigences familiales expliquait leur investissement dans le travail scolaire. Certains élaboraient des stratégies pour avoir la moyenne à chaque contrôle, puis à chaque trimestre. Pour une partie d'entre eux, le savoir n'avait plus de signification et si le travail scolaire gardait un sens, c'était dans un but uniquement utilitaire : « avoir un bon métier plus tard ». Nous le ressentions

au quotidien en classe. D'après les recherches et théories en sciences de l'éducation, et notamment celles de Rolland Viau dans *La motivation en contexte scolaire*, De Boeck, 2003, il existerait trois éléments déterminants à la motivation des élèves : le sentiment de compétences, le sens de l'activité et la signification du savoir, et la contrôlabilité, c'est-à-dire le fait qu'un élève soit capable d'évaluer lui-même son travail et de mobiliser et d'adapter les ressources qui vont lui être nécessaires pour réaliser ce travail. Il nous fallait donc monter un projet pour intervenir sur ces trois déterminants. Ce projet, nous le voulûmes ambitieux et nous le nommâmes « Envie d'apprendre ». Vaste programme !

## La question de la note

Un des premiers axes de ce projet a été la suppression des notes. Puisque les notes semblaient être leur seule source de motivation, comment réagiraient-ils si on les supprimait ? Passé les premières réactions un peu vives mais légitimes des collègues (« Sans notes, ils ne vont plus rien faire », « les parents vont nous faire la révolution » ...), nous décidâmes de considérer la question en pesant les avantages et les inconvénients. Que perdrait-on à supprimer les notes ? Et que nous apporterait un système d'évaluation sans notes, mais uniquement par compétences ?

Sans notes, on perdrait la possibilité de classer les élèves, à chaque contrôle ou à chaque trimestre. Les élèves ne pourraient donc plus se situer par rapport aux autres dans la classe. On perdrait également un stimulus au travail et à l'effort qui fonctionne encore pour certains même si ce n'est plus pour la majorité. Les élèves en réussite scolaire pourraient regretter la récompense que donne la note quand elle est bonne. S'il est vrai que la note induit un classement, elle est un outil efficace dans des situations où l'institution opère une sélection comme lors des examens ou concours. Elle permet alors de faire un tri entre candidats de niveau équivalent. Cependant, la mission du collège n'est-elle pas d'accueillir tout le monde, avant toute sélection, et de permettre à chacun de s'émanciper et d'accéder à la pensée ? En supprimant la note, on redonnerait du sens à l'acquisition des savoirs en recentrant l'élève sur le plaisir d'apprendre et en donnant moins d'importance à la performance. On changerait également le rapport au travail de l'élève en inscrivant celui-ci dans la durée. L'élève serait acteur de ses apprentissages et non plus simple consommateur : il aurait connaissance de ce qu'il sait et de ce qu'il lui reste à acquérir et il prendrait conscience des progrès qu'il fait. De plus il n'existe pas de compensation possible

entre compétences. C'est une évaluation qualitative et non quantitative. Supprimer les notes, ce serait aussi tenter de lutter contre l'image négative que les élèves en difficultés peuvent avoir d'eux-mêmes. Le stress, la peur, l'image négative de soi bloquent les apprentissages. Le système d'évaluation uniquement par compétences permettrait de mettre en valeur les progrès.

Les choses ainsi considérées, les bénéfices parurent plus importants que les pertes à certains d'entre nous. Et même si des doutes et de nombreuses interrogations persistaient, quelques uns parmi nous avaient envie de tenter l'aventure. Nous avons alors obtenu, dans le cadre d'une expérimentation du contrat d'objectif, de créer une classe test de 6ème à la rentrée suivante. Mais tout voyage sur une terre inconnue se prépare ! Nous avons donc, en équipe, décliné nos programmes respectifs en compétences et choisi un logiciel informatique de traitement des compétences : le logiciel SAC'Oche, réalisé par l'association SESAMATH. Nous avons constitué nos classes de façon hétérogène comme les années précédentes puis nous avons tiré au sort la classe test. Nous la voulions représentative des classes de 6ème que nous avons traditionnellement. Nous avons décidé de ne prévenir les familles qu'à la rentrée lors de la rencontre entre les parents et l'équipe pédagogique. Ce jour-là nous leur avons présenté le projet « Envie d'apprendre », nous avons écouté leurs questions et

*« Que perdrait-on à supprimer les notes ?  
Et que nous apporterait un système  
d'évaluation sans notes, mais uniquement  
par compétences ? »*

tenté de répondre à leurs inquiétudes. Certains se sont montrés enthousiastes, d'autres peu convaincus, mais ils nous ont fait confiance et aucun d'entre eux n'a tenté de sortir son enfant de cette classe (en tout cas pour cette première année). Nous avons également expliqué aux élèves notre projet. Quelques-uns ont été déçus car ils espéraient des notes, symbole fort pour eux de cette nouvelle étape dans leur vie qu'est le collège, d'autres n'ont pas vu de différences avec ce qu'ils connaissaient au primaire. Il a fallu plusieurs fois dans l'année expliquer aux élèves pourquoi eux, contrairement aux deux autres classes de 6ème de l'établissement, n'étaient pas notés.

## La question du socle commun

Nous avons supprimé l'évaluation par notes, mais nous l'avons remplacée par une évaluation par compétences. Quand on parle d'évaluation par compétences, on pense

tout de suite au socle commun de connaissances et compétences créé par la loi d'orientation de 2005 et au livret qui va avec, divisant les compétences en 7 piliers que chaque élève doit valider avant la fin de sa scolarité obligatoire. Ce socle commun, s'il est considéré par Alain Bouvier, ancien recteur et membre du haut conseil de l'éducation, comme « la première des grandes

*« tout l'enjeu est bien de mobiliser l'intelligence des élèves sur des connaissances dont la densité culturelle est assez forte, assez clairement identifiable, pour qu'ils s'engagent et accèdent, au-delà du plaisir immédiat de "réussir", au désir, jamais totalement rassasié, de "comprendre" »*

28

aventures pédagogiques du début du XXI<sup>e</sup> siècle », pose aux enseignants de nombreuses interrogations et fait polémique. Les programmes ne définissent-ils pas déjà tout ce qu'un élève doit savoir et savoir faire. Pourquoi alors créer un socle qui soit différent des programmes ? Doit-on avoir moins d'ambition pour les élèves en difficultés que pour les autres ? Dans ces cas-là, le socle, au lieu de permettre à chacun de réussir, reproduirait les inégalités sociales. Si le socle a pour objectif de construire des citoyens, de leur faire partager les valeurs de la République, de leur permettre de réussir leur vie en société, développer des connaissances et des capacités sportives autres que le « savoir nager » n'est-il pas indispensable, pour ne citer qu'un exemple ? Inquiets des objectifs du socle commun et de la sous-représentation de certaines matières dans le socle commun, mais désireux d'utiliser l'évaluation par compétences pour remplacer les notes, nous avons fait le choix de construire des grilles de compétences à partir des exigences des programmes et non à partir des compétences du socle que nous trouvions trop réductrices. Le logiciel informatique que nous utilisons nous permet de relier certaines de nos compétences à celles du socle commun. Nous le faisons à partir de la classe de 6<sup>ème</sup> et nous renseignons ces compétences durant toute la scolarité de l'élève au collège, de façon progressive, pour pouvoir valider le socle en fin de troisième. Nos exigences pour le socle sont ainsi les mêmes que celles que nous pouvons avoir pour nos programmes mais sur un nombre de compétences plus restreint. Ce choix nous est parfois reproché par l'institution, mais nous l'assumons. L'école ne doit-elle pas être le lieu d'accès à l'universalité ? Si l'évaluation et le travail par compétences nous permettent de prendre en compte de plus en plus les différences de chaque enfant, nous pensons devoir tous les conduire vers la même exigence.

## La question des compétences

Un second axe de notre projet « Envie d'apprendre » a été de réfléchir à des moyens pour redonner de la signification aux savoirs. Comment le concept de compétences peut-il trouver sa place dans cette démarche ? D'après Philippe Perrenoud, une compétence est « une capacité d'action efficace face à une famille de situations

qu'on arrive à maîtriser parce qu'on dispose à la fois des connaissances nécessaires et de la capacité de les mobiliser à bon escient, en temps opportun, pour identifier et

résoudre de vrais problèmes ». Il s'agit donc bien de permettre aux élèves d'acquérir des connaissances, d'automatiser des procédures dans le but de pouvoir les mobiliser dans une situation nouvelle. Comment alors ne pas s'inquiéter de la dérive vers un savoir utilitaire, comme le fait Philippe Meirieu dans un article paru dans l'Expresso du Café Pédagogique : « Comment mobiliser les élèves sur « ce qui libère et ce qui unit »... dès lors que leur école n'est qu'une juxtaposition de trajectoires individuelles, elles-mêmes segmentées en compétences purement techniques ? Comment retrouver le goût d'apprendre dès lors que le « récit de l'émancipation des humains par les savoirs » n'est jamais ni évoqué ni partagé et qu'ainsi les connaissances sont réduites à des « utilités scolaires » dans un parcours du combattant aux résultats trop prévisibles ? Car, tout l'enjeu est bien de mobiliser l'intelligence des élèves sur des connaissances dont la densité culturelle est assez forte, assez clairement identifiable, pour qu'ils s'engagent et accèdent, au-delà du plaisir immédiat de « réussir », au désir, jamais totalement rassasié, de « comprendre »... » ? Il ne faut donc pas perdre de vue, dans une approche par compétences, l'objectif de notre enseignement qui doit être l'émancipation de chacun, l'accès pour tous les élèves à un savoir « qui a de la saveur », construction intellectuelle qui permet de dépasser l'idée que l'on se fait des choses et que l'on va pouvoir mobiliser pour penser. Cela veut dire que l'on ne construit pas son cours pour travailler des capacités à évaluer, mais on élabore son cours en fonction des savoirs à construire et dans le but d'aider tous les élèves à développer leur pensée. Une réflexion a ainsi été engagée avec les élèves dans chaque matière en début d'année sur la signification de chaque discipline enseignée. Mais cela ne pouvait suffire. Après une première période pendant laquelle nous avons parcellisé, saucissonné le savoir

en construisant des grilles de compétences très détaillées, nous avons ressenti le besoin de réintroduire des « tâches complexes », à l'intérieur de chaque matière sous la forme de situations-problèmes, mais aussi de façon plus transversale, dans le but de redonner saveur au savoir. De là est née l'idée de mettre en place, en fin d'année scolaire, et volontairement déconnectée des bilans trimestriels, une semaine des « chefs-d'œuvre » pour tous les élèves de la 6ème à la 4ème et dont l'objectif est de placer ceux-ci face à une tâche complexe, dans des activités longues et de groupes autour de thématiques imposées mais enseignées dans leur scolarité au sein du collège et avec une liberté totale dans le choix de l'objet réalisé et des moyens pour parvenir à sa réalisation. Le « chef-d'œuvre » produit par groupe de trois au quatre (diaporama, exposition, représentation musicale ou théâtrale, maquette...) et véritable défi en soi, conduit à l'issue de la semaine à une présentation orale qui permet de revenir sur la démarche, les étapes, les choix effectués par le groupe, les réussites, les échecs (et il y en eu de beaux !). Cette occasion pédagogique, donnée aux élèves lors de cette semaine, leur permet à la fois de réinvestir ce qu'ils ont appris, de mettre en questions leurs acquis, mais aussi d'apprendre en faisant, d'inventer des solutions, de se confronter aux autres et de transmettre ce qu'ils ont appris.

## La question du bilan

La première année fut riche en échanges : nous avions tour à tour besoin de conseils ou même de réconfort. Nous avons pratiqué de manière involontaire la transversalité car il fallait aller voir ce que faisaient les collègues des autres disciplines. Que de questions : « Tu crois que j'ai le droit d'évaluer cet élève plus que les autres ? Il a compris cette compétence et voudrait que je le réévalue pour passer en vert. » Que de réflexes malheureux à oublier : « Ah, si vous continuez comme ça, je vous colle un devoir surprise et vous aurez une sale n... ! ». Eh bien non, ça ne marchait plus. Les règles avaient changé et notre philosophie avec. À l'issue de cette première année, le bilan provisoire nous semblait assez positif mais insuffisant sur une seule année, nous avons fait le choix de continuer avec cette classe en 5ème puis en 4ème et nous avons proposé à nos collègues de nous rejoindre dans l'aventure. Ils nous avaient vu fonctionner pendant une année, ils avaient entendu nos doutes, nos questionnements, ils nous avaient aidé parfois à réfléchir pour trouver des solutions nouvelles. Ils acceptèrent de généraliser le projet à l'ensemble de nos 6èmes lors de la rentrée suivante, ce qui impliquait à terme, au bout de quatre ans, à l'ensemble de l'établissement. Aujourd'hui, trois ans après le début de l'expérimentation, nos 6èmes, nos 5èmes et une classe

de 4ème (notre classe test du début) bénéficient du projet « Envie d'apprendre » et ne sont donc évalués que par compétences. C'est encore tôt pour en faire un bilan général et en tirer des conclusions définitives. Mais nous avons l'impression de mieux cerner les difficultés et les atouts de chacun et surtout de mieux réussir à en informer les élèves et leurs parents. Ils ne travaillent plus pour la note puisqu'ils n'en n'ont plus ! Mais ils travaillent malgré tout, en tout cas en classe (le travail à la maison reste un autre chantier sur lequel nous commençons à nous pencher). Il est encore difficile de mesurer leur motivation générale au travail de façon autre que subjective. Mais il semblerait que leur motivation intrinsèque ait augmenté et que moins d'élèves en difficultés se démobilisent. Les échanges entre les parents, les enfants et les enseignants autour du travail scolaire sont dans l'ensemble plus sereins.

Quant à nous enseignants, en entrant dans ce projet, nous avons dû repenser nos évaluations et nous nous sommes aperçus que nous évaluions parfois des choses que nous n'enseignions pas, ce qui a entraîné une modification de nos pratiques en classe (voir encadré « Un exemple de compétence en histoire : Je sais raconter » p. 30). Nous évaluons beaucoup plus les élèves, mais l'évaluation n'est plus seulement sommative, elle est parfois diagnostique, souvent formative et occasionnellement sommative. L'évaluation par compétences sert à diagnostiquer les difficultés (on le faisait déjà avant mais pas toujours de façon aussi précise), mesurer le chemin parcouru dans la construction des connaissances, capacités et attitudes, pour aider tous les élèves à progresser, redonner confiance à l'élève en lui montrant qu'il progresse et en lui accordant vraiment le droit à l'erreur, c'est-à-dire développer l'évaluation formative. L'évaluation est ainsi désormais complètement partie prenante du processus d'apprentissage. L'évaluation telle que nous la pratiquons n'est en tout cas plus vécue comme une étape douloureuse. Les élèves la prennent pour ce qu'elle est : un outil d'apprentissage qui les accompagne et leur propose une photographie de leurs connaissances et de leurs capacités à un moment donné. C'est une grille de lecture qui les aide à se situer par rapport à eux-mêmes. Elle a redessiné les relations avec nos élèves qui portent ainsi un regard un peu nouveau sur nous, leurs enseignants. Nous devenons des personnes ressources dans leur formation car ce nouveau mode d'évaluation nous pousse à changer notre posture de professeur et donc notre rapport aux élèves. Oubliées les évaluations « sanctions » les jours de fatigue ou de déception face à des élèves ne répondant pas à nos attentes ! La note était aussi, on s'en rend compte, un moyen de pression qui permettait d'affirmer son autorité. Ce n'est pas simple, car cela nous interroge sur notre propre rapport au savoir, sur notre définition de

ce qu'est « réussir ». C'est un changement de culture qui fait émerger bon nombre de questions concernant notre propre parcours scolaire, notre formation, notre choix de faire ce métier et les motivations qui nous ont fait y entrer. Il faut laisser à chacun d'entre nous le temps d'avancer dans ce questionnement, de se positionner.

## La question de l'avenir

Après le temps de la formation et des évaluations par compétences pour redonner le plaisir d'apprendre nous réfléchissons au meilleur moment pour poser le résultat de fin de parcours, le moment où nous donnerons nos premières moyennes. Après trois années pendant lesquelles les évaluations sont plus nombreuses et les domaines évalués plus précis, nous pouvons générer des moyennes trimestrielles grâce au logiciel informatique qui transforme les résultats des évaluations par compétences en notes, en appliquant des coefficients définis par les enseignants. Dans le cadre de notre expérimentation, les équipes pédagogiques des élèves notés de façon classique et des classes évaluées par compétences sont les mêmes et nous avons essayé de savoir si des écarts existaient entre les deux systèmes d'évaluation. Sur une moyenne trimestrielle les écarts ne sont pas significatifs, si bien qu'aujourd'hui nous sommes en capacité de donner une moyenne tout à fait comparable à des élèves qui ont été évalués durant un trimestre avec des points rouges et des points verts et les autres. Nous savons que l'institution nous demande une moyenne chiffrée pour la fin de la troisième. Nous envisageons pour l'année prochaine de brasser nos futures classes de 3ème, mélangeant nos élèves notés et ceux non notés jusqu'à présent. Ils seront tous évalués par compétences et n'auront plus de notes sur la copie. Mais une note trimestrielle, calculée en transformant les pourcentages des évaluations par compétences en notes, apparaîtra par matière sur le bulletin qui sera pour tous un bulletin croisant matières et compétences. Nous pourrons ainsi suivre l'adaptation de nos élèves, en classe pilote depuis la 6ème, dans un contexte de retour à la note et confrontés à d'autres élèves ayant suivi un cursus

classique. Cette manière de faire, pour nous forcément insatisfaisante car c'est un retour à des notes au trimestre, ne sera peut-être que transitoire, dans la mesure où, pour la génération suivante, tous les élèves auront bénéficié de l'expérimentation depuis leur entrée au collège. Nous pourrions alors peut-être envisager une suppression des notes jusqu'à la fin de l'année de 3ème. Mais nous n'en sommes pas encore là et notre aventure continue !

Cette expérience nous a montré que nous pouvions, nous enseignants, réfléchir à de nouvelles pratiques, inventer des solutions, échanger entre matières différentes. Ce projet nous a redonné confiance en notre capacité à penser notre métier et son devenir. Nous avons retrouvé du sens à notre travail. Si les élèves retrouvent l'envie et le plaisir d'apprendre, les professeurs retrouvent eux l'envie et le plaisir d'enseigner ! Et même si les doutes, les incertitudes persistent, nous avons emprunté un chemin nouveau. Mon collège commence à ressembler à celui de mes rêves : un lieu de savoirs, de découvertes, et de partage ! ■

### Un exemple de compétences en histoire : « Je sais raconter »

À plusieurs reprises dans les programmes de la 6ème à la 3ème, il est précisé que les élèves doivent être capables de « raconter un événement historique » : « raconter la bataille d'Alésia », « raconter la fondation de Massalia », « raconter un événement de la révolution française »... En classe le professeur fait travailler les élèves sur des documents à propos de cet événement ou raconte lui-même l'évènement en question. À l'évaluation, quelle compétence va-t-il évaluer quand il demande à l'élève de raconter cet événement ? Il attend souvent de lui qu'il soit capable de réciter l'histoire racontée en classe par le professeur et copiée dans le cahier. La compétence ainsi évaluée correspond alors à « je sais réciter un savoir que j'ai appris » et non à « je sais raconter ». Si on veut qu'un élève soit en mesure de raconter un événement, c'est-à-dire « communiquer un exposé de faits reconnus pour vrais, ayant pour visée de montrer des changements dans le temps et s'appuyant sur des raisonnements structurés » (*Vade-mecum des capacités en histoire-géographie-éducation civique* publié par eduscol en novembre 2011), cela implique qu'il faut lui avoir fait travailler en classe cette compétence, avoir décortiqué avec lui ce que « raconter » implique : « Pourquoi je raconte ? Comment je raconte ? De quelles connaissances j'ai besoin pour raconter ? Où puis-je les trouver ? Comment je construis mon récit ? Comment je m'entraîne à raconter ?... ». Cela veut dire aussi trouver du temps en classe pour faire raconter à chaque élève un événement, soit à l'écrit, soit à l'oral, et cela à plusieurs reprises dans l'année pour qu'une progression soit possible, et à plusieurs reprises dans sa scolarité au collège. Permettre à l'élève de structurer son raisonnement et de comprendre la portée des événements, c'est bien lui permettre de créer de la pensée, et plus seulement « d'empiler » des connaissances.